

Zeitschrift: Inform'elles : bulletin d'information du Bureau de la condition féminine de la République et Canton du Jura

Herausgeber: Bureau de la condition féminine de la République et Canton du Jura

Band: - (1986-1987)

Heft: 16: "Vers un travail social féministe"

Artikel: "Vers un travail social féministe"

Autor: Buchwalder, Elisabeth

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-350098>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

« Vers un travail social féministe »

C'est un séminaire particulièrement intéressant et attendu qui nous a donné l'idée de ce dossier. L'Association suisse des Assistants sociaux et Educateurs diplômés a proposé, en avril passé, un séminaire intitulé "Vers un travail social féministe". Avant d'en entendre parler, nous attendions déjà ce séminaire (!), tant les interrogations que nous pose notre travail dans le cadre de la Permanence sont nombreuses.

Quelques-unes des thèses développées nous ont interpellées et nous avons voulu les répercuter ici pour lancer le débat...

Nous reproduisons ci-dessous des extraits de la conférence de Monika Jaekel, auteure d'un ouvrage consacré aux femmes dans le travail social; elle travaille à l'Institut pour la jeunesse à Munich.

Avec les deux assistantes sociales - Mesdames Madeleine Koller et Elisabeth Buchwalder - qui nous ont livré leurs réflexions, nous souhaitons que le débat se poursuive à la suite de ce dossier.

Les femmes dans le travail social - Un point central de la politique féministe

a) Les dimensions politiques

"Dans le travail social, des femmes travaillent avec d'autres femmes et se menacent réciproquement dans leur décision de vie. Le travail social est une scène de division des femmes.

"Deux sortes d'identités de femmes se rencontrent, celles qui ont une formation professionnelle, qui sont salariées et les femmes qui pratiquent les mêmes activités mais dans leur vie privée, sans formation professionnelle, sans rémunération et sans reconnaissance sociale.

"Moi-même, j'appartiens au premier groupe. Je fais ici part de mes expériences professionnelles, dans mon activité avec des mères. Je m'adresse à des collègues qui sont confrontées à des problématiques identiques. Notre rôle professionnel a pour fonction le contrôle et l'intégration des mères et des ménagères. Comme assistantes sociales, nous représentons le modèle de la femme émancipée, de la femme active, de la femme libérée du statut d'être seulement mère ou ménagère. Les femmes qui deviennent nos "clientes", notre "champ professionnel" représentent notre portrait en négatif, celui qui délimite notre identité. Et malheureusement, nous nous laissons influencer par cette image très négative de la femme au foyer.

"Si nous acceptons qu'une activité professionnelle soit le seul moyen d'émancipation, nous sommes obligées de prendre en compte le système des valeurs dominant, soit la référence au modèle masculin, et de nous y adapter.

"De leur côté, les ménagères et les mères, blessées dans leur identité, non reconnues dans leur travail, critiquent, attaquent les femmes qui ont une activité professionnelle en les qualifiant d'égoïstes, de semblant de femmes, de mauvaises mères... là aussi, les reproches de la société sont transformés en attaques individuelles.

"Nous sommes particulièrement fragiles au moment de choisir de ne pas avoir d'enfants, car engagées professionnellement. Chaque femme qui travaille professionnellement sait que sa fonction de mère l'handicape.

"Les unes combattent contre la pression sociale d'avoir des enfants, les autres contre la pression professionnelle de ne pas avoir d'enfants !

"Nous avons été divisées en "amazones" et en "mères". Nous ne pourrions reprendre notre pouvoir que si nous luttons ensemble, si nous luttons pour une vie avec des enfants.

"Si, par notre intervention, nous proposons à nos consœurs de sortir de la condition de femmes soumises, dépendantes et qu'elles résistent et craignent de prendre ce chemin de l'émancipation, nous devons nous reposer des questions.

"Au lieu de supprimer cette antinomie entre le travail et la vie, nous nous sommes laissées dicter un modèle d'émancipation.

"Si les mères et les ménagères nous disent qu'elles ne veulent pas s'émanciper nous le ressentons comme une critique de notre mode de vie, de notre adaptation au monde des hommes. Or ces critiques peuvent être une source d'enseignement. Par notre profession, nous avons la chance de rencontrer beaucoup de mères et de ménagères. Profitons d'entrer dans un dialogue constructif avec elles !"

A partir de là, Monika Jaeckel définit :

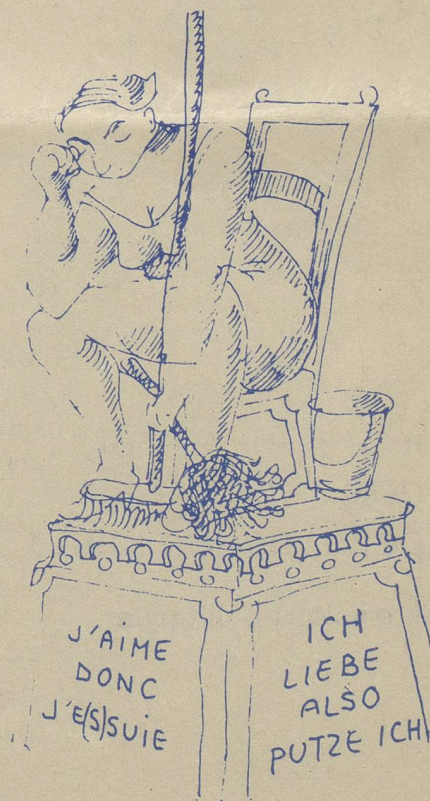
b) Les dimensions professionnelles

"Nous devons admettre que notre devoir objectif, notre fonction d'assistante sociale est une fonction de contrôle. Nous devons intervenir lorsque les ménagères, les mères ne fonctionnent plus; nous devons les remettre en situation de reprendre leurs tâches de production.

"Au moment où les ménagères, les mères deviennent "les clientes" d'un service social, elles se trouvent confrontées à une armée de travailleuses, reproductrices professionnelles, qualifiées comme pédagogues, sociologues, psychologues, assistantes sociales, qui savent tout mieux qu'elles et qui vont contrôler que les ménagères, les mères accomplissent "correctement" leurs tâches, conformément à l'état actuel du discours scientifique

sur les mères et les ménagères.

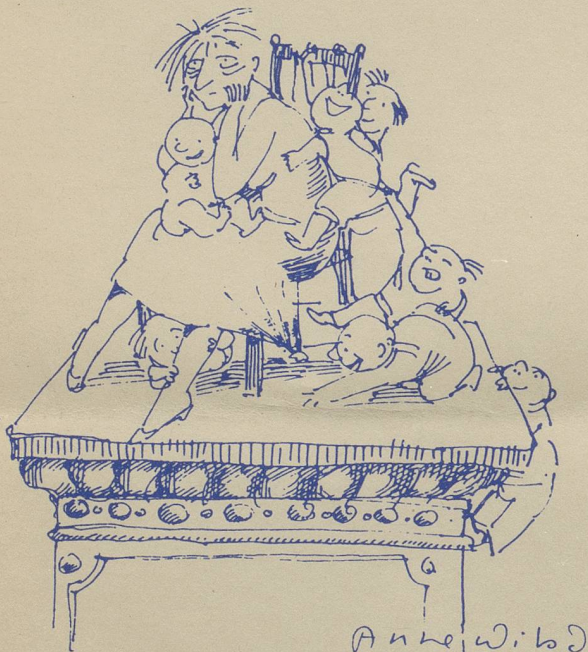
"Cette division entre femmes formées et non-formées, entre femmes avec une compétence officielle et sans compétence, entretient un manque de confiance chez les femmes non-qualifiées et affaiblit leur prise de conscience, leur capacité à se battre. Au lieu d'être sûres d'elles-mêmes, d'être conscientes de l'importance de leur travail de reproduction, de la portée sociale de leur activité - ce qui leur permettrait de formuler des demandes, de poser des conditions - les mères, les ménagères sont, au contraire, sur la défensive. Elles doivent légitimer un travail non payé, non reconnu, discriminé. Elles doivent se défendre contre les attaques d'incompétence, les sentiments de culpabilité, de "tout faire de travers" et d'avoir tort pour tout.



"Nous devons être conscientes dans notre communication avec les mères que ce n'est pas seulement elles qui nous voient comme séparées d'elles, distinctes. Nous sommes réellement dans une position différente, par notre fonction de contrôle, par la reconnaissance sociale dont nous jouissons, par l'argent que nous gagnons.

Une de nos tâches est justement de "construire un pont", de relier ces deux entités.

"Un service social qui se limite à aider les mères surchargées, qui propose aux mères de simplement "tenir le coup", est un travail social qui s'épuise en vain. Par contre, s'attaquer aux conditions sociales actuelles des mères, à l'organisation de la reproduction, exige d'autres qualifications et d'autres qualités des assistantes sociales.



"Il s'agit de montrer aux mères leurs propres forces, leurs capacités de les soutenir pour qu'elles puissent formuler elles-mêmes les conditions de leur travail de reproduction. Il faut les encourager dans la prise de conscience de leur fonction sociale, de leurs compétences pour qu'elles puissent formuler des demandes qui correspondent à un travail socialement reconnu :

- indépendance financière, salaire pour un travail ménager;
- influence sur les structures de décision de la société, aménagement des villes, du trafic (qui ne sont actuellement organisés qu'en fonction du monde professionnel).

"De telles perspectives signifient de travailler avec les mères et les ménagères

à la reconquête de la conscience de leur valeur personnelle. Le rôle de professionnelles est moins d'être les expertes, les conseillères, les animatrices de groupes que de construire des structures qui donnent la possibilité aux mères de créer des contacts entre elles, d'échanger leurs expériences, leurs sentiments d'insécurité dans l'éducation de leurs enfants, leurs peurs de ne pas "être normales" si elles n'aiment pas leurs enfants, de se conseiller mutuellement dans un processus de réflexion conduit ensemble."

* * * * *

Ces très larges extraits du texte de la conférence de Monika Jaeckel posent les fondements de ce qui commence à s'appeler le travail social féministe, l'intervention féministe, les thérapies féministes, dont l'élément moteur est la solidarité.

Si les propos de Monika Jaeckel choquent parfois, et si l'on peut être tenté, à la lecture de ses thèses, de les rejeter pour se défendre de ses accusations, une réflexion impose toutefois l'acceptation de certains faits. C'est à partir de là que peuvent s'ébaucher des solutions. Et les solutions proposées par Monika Jaeckel sont "espérantes".

Cette professionnelle engage ses collègues assistantes sociales à refuser l'opposition des femmes entre elles, à faire preuve de solidarité, à faire émerger, dans un effort commun de compréhension, les potentialités des femmes avec lesquelles elles sont appelées à travailler.

Nous avons donc soumis ce texte à deux assistantes sociales - Mesdames Madeleine Koller et Elisabeth Buchwalder - en leur demandant de nous donner leurs réactions et commentaires.

* * * * *

Réflexion – commentaire – partage

– Premier témoignage

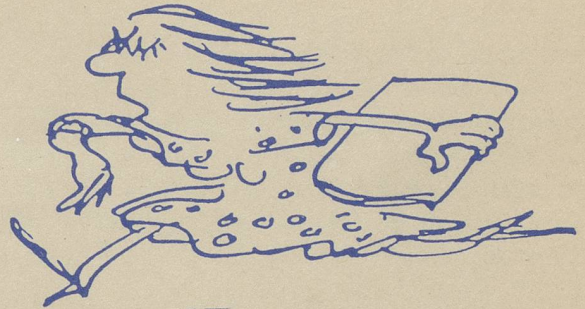
Je n'ai pas participé à ce séminaire. Aussi, est-ce à la lecture des résumés des conférences que je réagis. L'annonce de cette journée de travail, mise sur pied par mon association professionnelle suisse, a retenu mon attention. Le thème toutefois m'a laissée rêveuse et je n'ai guère eu de difficultés à faire un choix.

Ma trajectoire personnelle et professionnelle ne m'a pas amenée à militer dans des associations féministes, ni à travailler dans des services sociaux à clientèle féminine exclusivement. J'avoue que ce discours me laisse perplexe d'une part, et d'autre part, qu'il me semble réducteur, enfermant les femmes dans deux catégories principales, en opposition l'une avec l'autre : les femmes-mères, qui exercent une profession, et les autres, les femmes au foyer.

Parlant du travail social, Monika Jaeckel dit que dans ce domaine "des femmes travaillent avec d'autres femmes et se menacent réciproquement. Le travail social est une scène de division des femmes".

Ces affirmations me sont étrangères. Pour moi, ici et maintenant, ma notion du travail social est différente. Le travail social offre une possibilité de relations et des techniques qui sont utilisées comme des béquilles : en période de fragilité et pour un temps limité. La béquille soutient la personne qui, en partageant le poids de ses luttes et de ses responsabilités, peut se refaire de nouvelles forces, la béquille devenant petit à petit inutile. Ce processus, pour moi, est le même quand je travaille avec des femmes, des hommes ou des enfants.

A mon avis, la travailleuse sociale ne peut pas choisir le mode de vie, voire les mœurs de ses "clients", hommes ou femmes. Les choix de vie sont des choix personnels, certes influencés par l'environnement social. Bon ou mauvais, le choix



réalise notre moi. Echecs et réussites jalonnent notre vie et forgent notre personnalité. C'est à travers tout cela que l'accompagnement social est une aide réelle, une aide souvent ponctuelle, mais une aide qui peut transformer, modifier les structures mêmes de notre vis-à-vis en le révélant à lui-même dans ce qu'il a de plus personnel. C'est là que doit s'exercer notre pouvoir.

Partant de cette vision du travail social, je ne peux pas m'imaginer que la femme travaillant professionnellement ait plus de "valeurs" que la femme au foyer et je ne conçois pas non plus que la femme au foyer soit obligatoirement une meilleure mère que sa consœur au travail. Au nom de quoi, selon quels critères, je pourrais dire que l'une est émancipée et l'autre pas ? Dans ma pratique professionnelle et autour de moi, je connais des femmes réellement émancipées malgré une dépendance financière et je rencontre des femmes indépendantes financièrement mais pas émancipées du tout. Emancipé... le beau qualificatif que voilà ! Pour le Petit Larousse, émancipé signifie "affranchi de toutes contraintes". Comment un être humain, femme ou homme, peut-il être affranchi de toutes contraintes ? L'émancipation ne peut jamais être totalement atteinte. C'est un objectif à atteindre constamment, un but vers lequel il faut tendre tout au long de la vie. Dans sa plénitude, l'émancipation rejoint la liberté intérieure jamais totalement acquise. Pour faire un pas dans cette direction, des femmes utilisent des voies aussi diverses que nombreuses. Dans ce domaine, comme dans tant d'autres, les recettes n'existent pas, même en service social.

En lien avec d'autres êtres humains, y

compris mari et enfants, la femme vit des solidarités et des responsabilités, des exigences et des bonheurs. A ce titre, elle peut parfois être vulnérable et n'être plus à même, pour un temps, de remplir ses rôles de femme, d'amie, de mère et d'épouse.

Parce que je suis femme et qu'elle est femme, sommes-nous donc incapables de faire un peu de lumière ensemble dans cette situation momentanée ? Sommes-nous incapables de reconnaître ce qui est, sans culpabilité aucune, le constat nous permettant de chercher les moyens adéquats afin de voir plus clair ?

Parce que je suis femme et qu'elle est femme, serais-je donc incapable de reconnaître toutes ses valeurs et serais-je menacée dans mon identité de femme et d'assistante sociale en reconnaissant que je ne sais pas tout, que je ne suis pas forcément la plus forte des deux ? Il n'est pas rare que je sois émue et subjuguée par le vécu d'une femme et par ses compétences. Pourquoi cette femme, fragile sur un plan, celui qui fait l'objet de notre rencontre, ne serait-elle pas à même de m'enseigner quelque chose de sa lutte pour devenir toujours plus femme et se libérer du machisme de son mari ? Pourquoi faudrait-il que s'instaure entre elle et moi une lutte, une rivalité parce

que je travaille professionnellement et parce qu'elle se réalise en tant que femme au foyer ? S'il doit y avoir lutte, il me semble que c'est à un autre niveau : celui de la place des femmes dans la société et le monde d'aujourd'hui, de sa reconnaissance comme partenaire de l'homme, une lutte pour la complémentarité et pour la fin d'une compétition entre femmes et hommes.

Dans "Le temps du changement", le grand physicien américain Fritjof Capra écrit :

"La relation entre la théorie des systèmes modernes et la pensée chinoise ancienne devient maintenant évidente. Les sages chinois semblent avoir réorganisé la polarité fondamentale, caractéristique des systèmes vivants. L'affirmation est atteinte par un comportement yang. L'intégration est, quant à elle, favorisée par un comportement yin. Le yin et le yang, ainsi que les tendances intégrantes et affirmatives, sont indispensables à des relations sociales et écologiques harmonieuses.

Tous les services impliquent des activités yin, ou intégrantes, et comme elles se situent plus bas dans notre échelle de valeurs que les activités yang ou affirmatives, celles qui les pratiquent sont moins bien rémunérées. En fait, certaines, telles que les mères de famille et les ménagères, ne le sont pas du tout. Les années 1960 et 1970 ont engendré toute une série de mouvements philosophiques, spirituels et politiques qui semblent aller tous dans la même direction. Ils s'opposent à l'importance excessive accordée aux attitudes et valeurs yang et essaient de rétablir un équilibre entre les tendances masculines et féminines. Toutefois, certains mouvements ont récemment formé des coalitions. Comme on pouvait s'y attendre, le mouvement écologique et le mouvement féministe joignent leurs forces dans bien des cas - notamment lors de manifestations antinucléaires - et des groupes environnementaux, des associations de consommateurs et des mouvements de libération ethnique nouent des contacts. Nous



pouvons prévoir que, dès qu'ils auront reconnu la communion de leurs buts, tous ces mouvements se rassembleront pour former une puissante force de transformation sociale."

Notre société, comme toutes les sociétés à travers les âges, a ses règles, ses lois, ses interdits et ses obligations. Faire fi de ce cadre engendre des déséquilibres et des cahots. Le travail social a bien pour fonction un contrôle social.



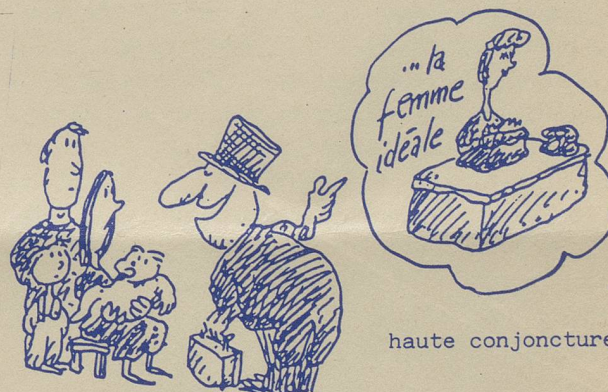
La société ne postule toutefois pas un modèle unique de fonctionnement et de mode de vie. Vivre dans notre société contemporaine, cela peut se réaliser de mille et une manières. Les modèles ne sont pas uniques et l'originalité peut y trouver son compte. Tous les choix ne sont pas faciles à réaliser et à vivre, j'en conviens, car les aménagements sociaux dans l'économie en sont au b-a/ba. Le travail social, pour moi, n'est pas le lieu d'une guerre entre femmes, ni le lieu où se manifeste le plus la division des femmes que je ne nie pas, par ailleurs.

Le contrôle social, aujourd'hui moins qu'hier, ne signifie pas que mes références sociales, éthiques, morales soient imposées. C'est justement sur ce point précis que le travailleur social doit être le plus attentif et veiller à ce que ses propres choix de vie n'interfèrent pas consciemment, ni inconsciemment si possible, dans ce qu'il propose.

Le travail social individuel devrait viser, au contraire, à la libération des énergies et des compétences qui sommeillent chez son interlocuteur et à la sti-

mulation des processus de libération qui sont déjà en marche ou qui attendent une impulsion nouvelle pour se mettre en marche. Une assistante sociale, au nom de quel pouvoir peut-elle imposer son propre modèle, comme modèle de référence aux autres femmes ?

Les idées de Monika Jaeckel concernant l'organisation sociale communautaire sont intéressantes, comme le service social de groupe aussi. Ce type de travail social offre des réponses aux problèmes de société. Les initiatives privées et publiques sont en général rares en la matière dans les régions rurales, et c'est dommage. Il y aurait beaucoup à faire.



En conclusion, je dirais que le militantisme politique plutôt que féministe me semble être une voie adéquate et indispensable pour une reconnaissance de la place et du rôle de la femme dans le monde d'aujourd'hui. Ce n'est pas le but premier du travail social en général. En allant vers un service social féministe, jusqu'où arriverons-nous ?

Femmes et hommes, il serait temps que nous nous écoutions avec patience, que nous nous parlions longuement pour que nous vivions notre libération simultanément puisque "la femme est l'avenir de l'homme".

Madeleine Koller
Assistante sociale

(dessins tirés de l'Agenda Femmes Suisses 1981)

- Deuxième témoignage

Je reste songeuse à la lecture du texte de Monika Jaeckel mettant en opposition les femmes qui exercent les professions d'assistante sociale, de pédagogue ou de psychologue et celles qui sont ménagères et mères au foyer. Cette division existe-t-elle réellement ? Ne faudrait-il pas parler plutôt de catégories de femmes qui se trouvent dans des situations, certes différentes, mais sur lesquelles elles n'ont que peu ou pas d'emprise ?

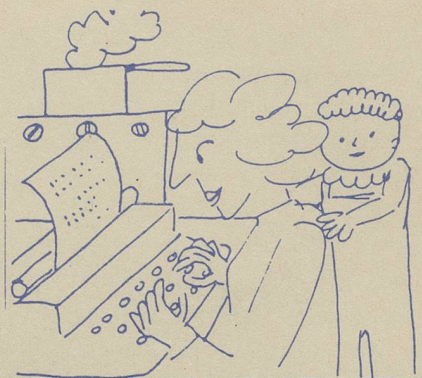
Je constate que dans l'exposé ci-dessus, il n'est fait nulle part mention de la catégorie de femmes que je rencontre le plus dans mon travail, à savoir celles qui n'ont ni le choix de rester chez elle, ni celui de se réaliser dans une profession. Je parle ici des mères chefs de famille, séparées ou divorcées, sans oublier celles dont le mari ne gagne pas suffisamment pour entretenir leur famille.

Peut-on parler dans ces cas-là d'émancipation et de libération par le travail ?

J'en doute fort quand je pense à l'ouvrière qui, été comme hiver, doit réveiller son enfant à six heures du matin pour l'emmener à la crèche et être à l'usine à 6 heures 30. Il en va de même pour toutes celles qui, en plus de leur travail, doivent s'occuper de leurs enfants et du ménage. Il me semble qu'à des degrés différents toutes les femmes, qu'elles soient mères au foyer, travailleuses sans formation ou qu'elles exercent une profession qu'elles ont choisie, se retrouvent à gérer de manière individuelle les problèmes liés à ce qu'on appelle, à tort, la sphère privée. Exemple de l'employée qui doit prendre sur ses jours de congé lorsque son enfant est malade.

"Le travail social, scène de division des femmes" :

Je reprends cette phrase "choc" qui, à mes yeux, devrait être remise dans un contexte



plus général.

En fait, quel rôle attend-on d'une travailleuse sociale ? N'a-t-elle pas, paradoxalement, pour devoir, d'aider les usagers et les mères, entre autres, à s'accommoder au mieux de leur situation et d'être à l'écoute de leurs besoins !

Il est vrai que l'assistante sociale a un pouvoir d'appréciation et d'interprétation dans des situations telles que l'attribution des enfants en cas de divorce, l'adoption ou la mise en place de mesures financières. Il est vrai également que de telles décisions pourront être prises en fonction d'un système de valeurs qui n'est pas forcément celui de la "cliente". Pour ma part, je pense qu'en étant consciente de ce pouvoir, la travailleuse sociale est mieux à même d'être à l'écoute de ce que sont réellement les conditions de vie des mères et de valoriser leur identité propre. Justement, parce qu'elle est proche de leur réalité, la travailleuse sociale peut être le témoin et l'intermédiaire entre les mères au foyer et les instances décisionnelles.

Un rôle important me paraît être également d'offrir aux mères et ménagères un lieu d'échanges, ceci afin de leur permettre de sortir de l'individualité et de s'entraider.

A titre d'exemple, j'aimerais citer le groupe d'entraide que j'ai mis sur pied avec des femmes séparées ou divorcées et qui a terminé ses activités. J'ai pu constater l'importance de ces rencontres, à quinzaine, entre personnes vivant une situation identique. Elles ont trouvé dans

le groupe un lieu où il était possible de se raconter, de se "vider" de ses angoisses et de ses problèmes, "puisque chacune avait passé par là". L'entraide s'est vérifiée dans le soutien que les membres du groupe se sont apportées mutuellement au cours des réunions, mais aussi dans la vie de tous les jours.

Mon rôle dans le cadre de ce travail social de groupe a été de favoriser les relations et la communication entre les personnes présentes, dans le but d'une solidarité, mais aussi d'une autonomie propre à chacune.

Sans exclure l'aide ponctuelle, il me semble que cette manière de travailler aboutit fatalement à la remise en cause du pouvoir de l'assistante sociale comme seule détentrice de solutions. C'est donc aussi une manière de reconnaître les ressources des personnes qui font appel aux services sociaux, leur droit à l'autonomie et à la participation.

Elisabeth Buchwalder
Assistante sociale

Et à quel contrôle social, la professionnelle de l'aide donne-t-elle son appui ? Si la société n'impose pas un modèle unique, elle ne permet pas non plus aux femmes d'être, de manière épanouie, et travailleuse et mère. Quant à l'autonomie, dans quel but veut-on l'offrir ? Est-on prêt à accepter qu'elle devienne subversive ?

La thérapie féministe met l'accent sur l'estime de soi, composante primordiale pour croire en ses possibilités et poser des actes concrets. Elle recherche aussi une démystification de la performance qui est attendue de la femme; celle-ci apprend qu'elle a tendance à donner moins d'importance à ses propres besoins qu'à ceux de son entourage. L'apprentissage de la résolution de problèmes est un autre volet de la thérapie féministe qui encourage les discussions de groupe, afin que les femmes prennent conscience de l'universalité des bases de leurs problèmes.



Poursuivons le débat...

Il faut poursuivre le débat ! Car on remarque de nombreuses concordances entre les textes. La béquille dont parle Madeleine Koller, n'est-ce pas aussi le groupe d'entraide mis sur pied par Elisabeth Buchwalder ?...et la solidarité préconisée par Monika Jaeckel ?

Toutes trois veulent l'autonomie de leur vis-à-vis, toutes trois veulent permettre l'expression et stimuler le processus de libération.

Mais il faut poursuivre le débat pour savoir ce que l'assistante sociale doit faire de son pouvoir, si elle va le partager avec ses égales...

La thérapie féministe se définit aussi en terme de solidarité et de transparence. La solidarité respecte l'autonomie et la liberté de l'"autre", mais elle lutte contre le manque de confiance, la dévalorisation et le sentiment de culpabilité. La transparence demande à l'assistante sociale de renoncer à se protéger derrière son pouvoir et son rôle institutionnel. C'est véritablement la rencontre d'égales...

Si ce dossier vous a intéressé-e-s, si vous désirez poursuivre ce débat, faites-nous signe !